5/04

Me voilà debout. Le soleil est là ! il fait encore frais mais il y a un sacré air d’été. La météo prévoit des jours estivaux avec une remontée du thermomètre. Ce serait si bon de sortir et de marcher dans les rues le nez au vent dans l’insouciance. Mais cette effervescence n’est pas de mise. Hier, il y a eu une légère inflexion du confinement à Paris semble-t-il. On peut comprendre.

Tous les jours, nous écoutons Olivier Clerc, (écrivain, formateur, conférencier) il devient vraiment une référence pour nous. Ces conférences actuelles répondent à toutes les émotions que nous pouvons traverser dans cette période si particulière : la colère et la peur….

C’est une belle ouverture, un moment de recul, de réflexion. Et nous en sortons grandis à chaque fois. Ensuite il faut mettre en pratique et quelquefois c’est plus compliqué. Mais il plante en nous des petites graines lumineuses.

Je viens de finir la lecture d’un beau livre « Âme brisée » de Akira Mizubayashi. L’histoire se déroule au Japon à Tokyo en 1938, quatre musiciens amateurs répètent *« Le Rosamunde »* de Schubert quand des soldats interviennent violemment et saccagent le violon de Yu (un des musiciens).

Le quatuor est embarqué, Rei (le fils de Yu) caché dans une armoire, a vu la scène par le trou de la serrure, terrifié de peur. Il ne reverra jamais son père.

Il échappe à la violence des militaires grâce au lieutenant Kurokami qui le découvre dans sa cachette mais ne le dénonce pas. A l’abri du regard des autres soldats, il lui glisse discrètement le violon détruit de son père. Ce moment crucial le marquera pour le restant de sa vie. Il deviendra luthier et réparera l’âme des violons. Chaque jour de son existence, il aura rendez-vous avec le violon de son père, pour lui rendre vie et le magnifier en pratiquant « la mélancolie comme un mode de résistance ». A la fin de sa vie, il retrouvera la petite fille du lieutenant Kurokami qui est devenue une grande musicienne. Et c’est à elle qu’il offrira le violon de son père, pour réunir les deux héros de sa vie.

Ce livre raconte un deuil impossible, la hantise du nationalisme, du droit du sang, la liberté individuelle. Avec une ode à la littérature et la musique qui « mêlent les deux bouts de l’âme humaine ».

J’ai écouté ce matin, le concerto « Â la mémoire d’un ange » composé par Alban Berg cité dans le livre de Mizubayashi. Le musicien a écrit ce morceau en hommage à sa fille de 18 ans qui est morte lors de l’épidémie de poliomyélite. Le morceau est infiniment lent et triste. Le violon pleure et raconte sa douleur. Il a composé cette musique en 1935 et les premiers essais du vaccin ont eu lieu en 1954. Espérons que le vaccin du coronavirus sortira de la tête d’un savant fou de science plus rapidement.

Ce soir, nous avons regardé « Les Grosses Têtes », histoire de se détendre. Et c’était une vraie réussite, j’ai rigolé de bon cœur, j’étais ailleurs, dans un monde joyeux. Les blagues lourdes de Jean-Marie Bigard m’ont fait sourire, je n’ai pas bondi comme à l’ordinaire, choquée par sa trop grande vulgarité. C’est dommage, car je lui trouve vraiment un talent de conteur. Un petit hommage a été rendu à Pierre Bénichou qui était vraiment très drôle et par ailleurs un excellent journaliste du Nouvel Observateur. J’ai toujours lu ses chroniques avec intérêt. Ils en auront des choses à se raconter avec Jean Daniel, mort lui aussi il y a quelques semaines. Des grandes plumes nous quittent mais nous laissent des écrits, des analyses dans lesquels on pourra puiser des réflexions qui nous guideront.